

Essai

Number 108, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19887ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2007). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (108), 63–70.

essai

Hervé Fischer
LA SOCIÉTÉ SUR LE DIVAN
ÉLÉMENTS DE MYTHANALYSE
 VLB, Montréal, 2007,
 300 p. ; 27,95 \$

La mythanalyse, c'est la psychanalyse sociale des mythes de la société occidentale, à la différence qu'elle « ne travaille pas d'entrée de jeu sur des pathologies, mais sur le fonctionnement ordinaire de la pensée conceptuelle et de l'imaginaire social ». Le mythe étant la première forme de connaissance portée à la conscience de l'individu, il est tout à fait normal de continuer d'en trouver des relents encore de nos jours : « Les mythes sont des rationalisations savantes de l'incompréhensible ! » La démarche de l'auteur consiste à psychanalyser la conscience sociale d'une société par une analyse de son langage.

Hervé Fischer fait une distinction entre le mythe et la mythologie. Tandis que le premier est une croyance active, la seconde est un mythe désactivé. Malheureusement, au lieu de poursuivre dans une analyse des mythes de la société, Fischer se perd à tenter de justifier son approche théorique en discréditant avec des arguments d'autorité les travaux de plusieurs sociologues du siècle dernier. Il faudra attendre l'un des derniers chapitres avant de voir une analyse quelque peu intéressante de certains mythes.

Ce livre au propos décousu ne parvient pas à convaincre le lecteur de la pertinence de la mythanalyse. Malgré l'aveu de l'auteur, à savoir qu'il s'agit d'une « démarche critique de l'esprit de liberté », force est de constater que la construction

théorique de son approche, basée sur les travaux de Freud et de Lacan, n'est que superficielle, oblitérant au fil des pages la complexité de la psychanalyse. Ce livre ne parvient pas à égaler les analyses de Mircea Eliade ou de Roger Caillois, pour ne citer que ceux-là, ni l'acuité des constats de Georges Devereux, créateur de l'ethnopsychanalyse.

Manouane Beauchamp

Olfa Youssef
LE CORAN AU RISQUE
DE LA PSYCHANALYSE
 Albin Michel, Paris, 2007,
 217 p. ; 30,95 \$

Sur les divisions qui animent le monde musulman, peu de livres écrits par des intellectuels musulmans sont aussi sensibles que cette tentative de repenser l'islam à la lumière du monde moderne, de faire un pont entre l'enseignement du passé et les exigences posées par la vie contemporaine.

On connaît mieux le courant inverse, bien sûr, celui de l'islam intégriste, qui fait une interprétation littérale, hors du temps, du livre saint des musulmans, sans aucune mise en contexte historique. Pourtant, depuis une centaine d'années, des penseurs, empruntant à la méthode rationnelle d'inspiration occidentale, essaient d'apporter une interprétation autre du Coran, en misant sur les outils de la science moderne.

Encore plus rare, c'est ici une femme qui se lance dans cette courageuse entreprise. L'ouvrage de la Tunisienne Olfa Youssef est donc en soi un mini-événement dans le petit monde de l'islamologie. Linguiste, l'auteure se sert aussi de ses connaissances en psychanalyse pour fouiller le



Par son essai, l'auteure réaffirme le flou, voire les contradictions, du Coran, d'où la possibilité de lectures multiples. Car le Coran n'évite pas l'équivoque, comme le dit l'auteure, sur bien des sujets, une « ambiguïté sémantique irréductible », selon son expression : le voile, le traitement de la femme, les questions d'héritage, l'alcool, pour ne nommer que ceux-là. Pour tous ces thèmes explosifs, difficile de départager clairement les vérités immuables des enseignements devant être soumis à un « relativisme historique ».

Bref, quelle est la part du Coran éternel, rigide, statique, et celle du Coran que l'on peut interroger et soumettre à un examen critique ?

Un débat qu'on ne pourra jamais vider complètement, mais qui a de la valeur dans sa simple démarche de questionnement, fondée sur l'ouverture et la rigueur.

Ivan Cliche

Chantal Hébert
FRENCH KISS
LE RENDEZ-VOUS
DE STEPHEN HARPER
AVEC LE QUÉBEC
 Trad. de l'anglais
 par Suzanne Anfossi
 L'Homme, Montréal, 2007,
 328 p. ; 29,95 \$

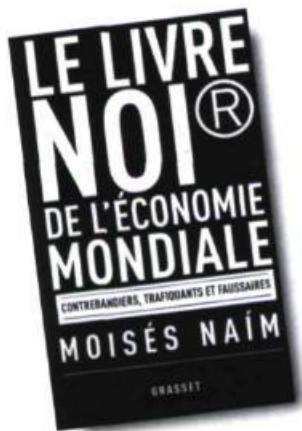
Analyste politique sollicitée et appréciée, Chantal Hébert exploite à fond son aptitude à jauger les décideurs et leurs orientations de façon presque constamment sereine. Ses opinions sont tranchées et souvent caustiques, ainsi qu'en témoigne le verdict sans appel qu'elle prononce à l'égard d'Hélène Scherrer, brièvement rattachée au cabinet de Paul Martin, mais elle les était le plus souvent de convaincante manière. De plus, l'aisance avec laquelle elle évolue sur les deux versants du

sens caché, voire inconscient, du Coran. Un propos subjectif certes, complexe, en émerge, qui vaut néanmoins la peine d'être entendu – car, mine de rien, c'est notamment ce genre d'exercice qui pourra amener une lecture moins « extrémiste » de l'islam et, par ricochet, réduire les potentialités d'interprétation à des fins violentes.

le multiculturalisme, le métissage et l'interculturalisme » et rejoint ainsi les observations du professeur de psychologie sociale et environnementale de l'Université de Barcelone, Enric Pol, sur le phénomène de l'immigration dans la mégapole catalane, dont la situation particulière au sein de la république espagnole en fait un lieu de comparaison très pertinent avec la réalité de l'intégration des immigrants à Montréal.

Bref, *Un chez-soi chez les autres* permet au lecteur de mieux saisir les enjeux et les dynamiques de ce phénomène en constante croissance à travers le monde. Un recueil d'essais passionnant à lire.

Linda Amyot



Moisés Naím
LE LIVRE NOIR DE
L'ÉCONOMIE MONDIALE
CONTREBANDIERS,
TRAFIQUANTS ET FAUSSAIRES
 Grasset, Paris, 2007,
 395 p. ; 34,95 \$

Moisés Naím est rédacteur en chef du magazine américain *Foreign Policy*, qui traite d'économie, de politique internationale et de mondialisation. Il est donc bien placé pour tracer le portrait de l'économie mondiale illicite qui est, vous l'aurez deviné, le sujet de cet essai.

Le champ couvert est vaste : du piratage de logiciels et disques compacts jusqu'au trafic

Histoire littéraire

Longtemps ignoré par l'histoire littéraire parce que considéré comme un mouvement plus idéologique que littéraire, le régionalisme qui a marqué le Québec de la première moitié du XX^e siècle suscite depuis quelques années un intérêt nouveau. Après la publication en 2006 aux éditions Le Nordir de la volumineuse thèse de doctorat d'Annette Hayward (1980) au sujet de *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931)*, Maurice Lemire tente à son tour de mieux cerner la place que devrait occuper ce mouvement dans l'histoire littéraire québécoise. La première partie de son ouvrage rappelle le contexte dans lequel s'est constitué le régionalisme, les objectifs visés par ses partisans et les codes qu'ils se sont donnés pour les atteindre. Pour assurer l'originalité de la littérature canadienne et promouvoir le retour à la terre, les auteurs étaient en quelque sorte sommés de traiter de sujets canadiens, de se limiter à une représentation idéalisée de la société paysanne et d'exploiter la rusticité de la langue populaire. Dans la seconde partie, Lemire examine la production générée par le mouvement, notamment du côté du conte, du roman et de la poésie. Il montre alors que l'orientation dogmatique du régionalisme québécois a rapidement tari l'inspiration des auteurs et entraîné une certaine saturation qui allait favoriser une dissidence émanant de l'intérieur même du mouvement. Ainsi, plutôt que d'embellir la vie paysanne, des auteurs créatifs (Alfred DesRochers, Émile

Coderre, Ringuet, Germaine Guèvremont, etc.) tentent de la décrire avec plus de réalisme, tantôt sur un mode humoristique, tantôt sur un mode poétique. Tout en respectant la consigne du sujet canadien prôné par le régionalisme, ces dissidents remettent en question la manière de le traiter et réussissent à s'imposer, « car ce sont eux, nous dit Lemire, qui produisent les meilleurs textes ». Autant dire que leurs « textes n'auraient accédé à la littérarité qu'en renonçant aux codes régionalistes ». De cette déduction l'auteur argue que « malgré son conservatisme, le régionalisme a contribué à former une littérature distincte », une littérature de qualité qui s'est dans une certaine mesure constituée en réaction aux codes contraignants du mouvement. Un tel rapport de cause à effet illustre bien à quel point le régionalisme a joué, contre toute attente, un rôle non négligeable dans l'évolution de la littérature québécoise.

Pierre Rajotte

Maurice Lemire
LE MOUVEMENT RÉGIONALISTE
DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
 (1902-1940)
 Nota bene, Québec, 2007, 305 p. ; 25,95 \$



d'organes et d'êtres humains, en passant par le commerce de la drogue, des armes et de la technologie nucléaire. Naím précise cependant que le temps où chacun de ces commerces était pratiqué par des trafiquants spécialisés est révolu. Aujourd'hui, affirme-t-il, les criminels se sont eux aussi convertis à la mondialisation. Ou, plutôt, ils ont appris à en tirer largement profit. Maintenant, ce sont de vastes réseaux opportunistes qui sont actifs dans toutes sortes de commerces illicites, et même parfois légaux. Les profits qu'ils

en tirent sont colossaux.

L'auteur affirme que c'est à la faveur des importants changements politiques et économiques que le monde a connus depuis les années 1990 que le crime mondialisé a tant prospéré. À tel point que, selon lui, le monde est maintenant partagé entre deux pôles. Il ne s'agit pas ici d'opposition entre l'Est et l'Ouest ou entre le Nord et le Sud mais plutôt de quelque chose de nouveau et de méconnu : le heurt entre les points phares et les « trous noirs géopolitiques ». D'une part, les points phares

sont les pays ou régions du monde où les gouvernements exercent vraiment leur autorité. D'autre part, par analogie avec les trous noirs en astrophysique, ces zones de l'univers où ne s'appliquent pas les règles normales de la physique newtonienne, l'auteur appelle « trous noirs géopolitiques » les pays ou régions plus ou moins livrés à l'anarchie et au contrôle d'organisations criminelles. Et c'est à partir de ces trous noirs géopolitiques que de nombreux réseaux criminels pratiquent leurs trafics vers les points phares.

essai

Naim déclare qu'il est impératif que la lutte contre ces réseaux s'adapte à la nouvelle réalité. Et que les citoyens des points phares comprennent l'implication de leur geste lorsqu'ils participent, comme clients, aux trafics illicites.

Cet essai est passionnant pour les gens qui s'intéressent à l'économie et à la politique internationales.

Gaétan Bélanger

Martine Delvaux
ÉCHOGRAPHIES

Vents d'Ouest, Gatineau,
2007, 120 p. ; 17,95 \$

« Toutes les phrases peuvent commencer comme ça : Éléonore est... mais rien n'y fait. Éléonore est un Graal qu'on ne trouve pas. » Magnifique récit dédié à sa fille, *Échographies* de Martine Delvaux avance par fragments regroupés en sept chapitres qui retracent les premiers balbutiements d'une vie.

Tout au long de sa grossesse et durant les premiers mois de la petite fille, l'auteure écrit l'émerveillement et l'angoisse ressentis devant ce long désir d'enfant devenu soudain réalité. Cet embryon qui pousse dans son ventre, ce nouveau-né qui bouleverse ses nuits, cette fillette qu'elle regarde avec un amour absolu, c'est à la fois Éléonore, vivante, réelle, et le mythe d'Éléonore, écrit sur la page blanche. Puisque l'enfant blonde aux grands yeux bleus « est un Graal qu'on ne trouve pas ». À l'image de l'écriture, sans cesse poursuivie mais jamais tout à fait trouvée, capturée, maîtrisée.

Martine Delvaux explore ainsi les chemins de la création,

celle d'une vie comme celle de la littérature. Mais, à l'inverse d'une Nancy Huston qui établissait également, dans son *Journal de la création*, un parallèle entre la grossesse et la naissance d'un enfant et la gestation d'une œuvre, Delvaux ne « réfléchit » pas à ce parallèle ; elle l'écrit tout simplement. Le récit des débuts de la vie d'Éléonore devient l'acte même de création littéraire. Fin, sensible, poétique.

Un beau récit à déguster lentement, fragment après fragment.

Linda Amyot

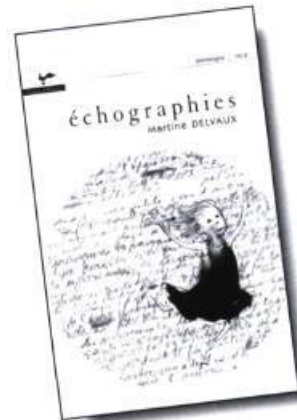
Sami Aoun et Jean-Frédéric

Légaré-Tremblay
L'ISLAM ENTRE
TRADITION

ET MODERNITÉ

Varia, Montréal, 2007,
105 p. ; 12,95 \$

Malgré un titre passablement banal, ce livre d'entretiens fait néanmoins le tour de la question relativement à la situation difficile du monde arabe et musulman depuis deux siècles : islam et politique, islam et violence, islam en Occident, etc. Avec un courage qui l'honore, Sami Aoun, originaire du Liban, favorise une évolution de la pensée arabe et musulmane vers des concepts propres à l'Occident : laïcité, respect de la liberté de culte et de pensée, égalité des hommes et des femmes. En somme, il faudrait moderniser l'islam plutôt que d'islamiser la modernité, comme tentent de le faire la majorité des musulmans, avec plus ou moins (et plutôt moins) de bonheur (comme si on pouvait emprunter des technologies sans se soucier du socle intellectuel qui les soutient).



Bref, au lieu du repli identitaire, comme l'est l'islamisme, repli qui à la fois exprime l'affaiblissement des musulmans et y contribue, il faut plonger dans le siècle qui se construit et, ce faisant, faire cheminer la pensée arabe et musulmane vers plus de libéralité.

Ce serait trahir l'analyse de Sami Aoun que de relater plus avant les préférences implicites de l'auteur. Le mérite de ce pré-

cieux ouvrage, à recommander à quiconque veut s'initier à la culture moyen-orientale ou approfondir sa connaissance dans le domaine, est la grande qualité d'argumentation apportée sur l'évolution historique et sur les différents défis des musulmans, et ce, dans un langage très accessible. Avec ce bouquin synthèse, qui fait suite à d'autres travaux et de nombreuses apparitions audiovisuelles, Sami Aoun doit maintenant être considéré comme la figure d'autorité sur le Moyen-Orient et l'islam au Québec.

Yvan Cliche

Miriam Cendrars
BLAISE CENDRARS

LA VIE, LE VERBE, L'ÉCRITURE
Denoël, Paris, 2007,
750 p. ; 61 \$

Peu d'écrivains entreront dans le XX^e siècle comme Blaise Cendrars. Il vivra en Suisse, en Égypte et en Italie, perdra son bras droit à la guerre de 1914-1918 (ce qui l'obligera à apprendre à écrire de la main gauche), voyagera en Russie, à New York et au Brésil et, finalement, mènera une vie de misère à Paris dans l'ombre des Ravel, Debussy, Modigliani, Chagall, Apollinaire, Cocteau, Gide, Proust...

Dans une récente biographie intitulée *Blaise Cendrars, La vie, le verbe, l'écriture*, Miriam Cendrars – fille cadette du légendaire *bourlingueur* – nous présente l'évolution de celui qui allait devenir une figure mythique de la littérature du XX^e siècle. Né en Suisse en 1887, Cendrars meurt à Paris en 1961. C'est une longue et permanente instabilité, presque une démangeaison existentielle, associée à une misère matérielle constante, qui décrit le mieux l'ensemble de la vie de l'auteur de *Prose du transsibérien*.

C'est un être profondément contradictoire que l'on découvre

dans cette biographie au ton, toutefois, généralement compatissant. En effet, la cadette de Frédéric Louis Sauser, alias Blaise Cendrars, ne semble pas en vouloir à son père d'avoir *négligé* femme et enfants pour se consacrer à « son œuvre ». Il est pourtant difficile, à la lecture du récit entrecoupé d'extraits des œuvres de Cendrars, de rester insensible aux difficultés de la vie quotidienne de Féla Poznanska, première femme de Cendrars, qui, seule avec les trois enfants, mais *légalement* dépendante de son mari, navigua sans le sou, d'un pays à l'autre, entre les guerres.

Cendrars, avec son style « rapide comme une séquence cinématographique, sonore et syncopé comme une musique de jazz-band, polychrome comme une affiche publicitaire, rythmé comme la trépidation d'une machine », fait aujourd'hui partie de la mythologie littéraire. Son œuvre et sa vie, unies dans la misère, ont contribué à la création d'un certain idéal romantique auquel plusieurs rêvent encore avec envie. Toutefois, derrière ces volutes de brumes mythifiées se cache une réalité pleine d'inégalités, de restrictions, de conflits armés et d'autres violences.

Sylvain Marois

Antonia Arslan IL ÉTAIT UNE FOIS EN ARMÉNIE

Trad. de l'italien

par Nathalie Bauer

Robert Laffont, Paris, 2006,
245 p. ; 29,95 \$

À la fois chronique et roman historique, *Il était une fois en Arménie* d'Antonia Arslan raconte sans gants blancs le génocide arménien de 1915. Dans la Turquie d'alors, le parti des Jeunes-Turcs exalte le panturquisme et élimine du territoire les minorités considé-

rées comme encombrantes. « Dieu s'est voilé la face devant les Arméniens. » Tragédie vieille comme le monde et de tous les temps, hélas.

Metz Yeghern. Le grand mal. Pour dire en ses mots le malheur de ses ancêtres, la professeure de littérature renoue avec ses souvenirs d'enfance et les récits de sa famille vivant à Padoue depuis trois générations. Elle raconte la mort ignominieuse mais rapide des hommes et la lente extermi-

nation par la faim et la soif des vieillards, femmes et enfants déportés dans le désert. « Comment se produit un massacre ? Comment devient-on assoiffé de sang ? » Un million et demi de ces fantômes hantent toujours les chemins d'Anatolie.

« Oncle Sempad n'est, pour nous, qu'une légende, mais une légende sur laquelle nous avons tous pleuré. » Si grand-papa Yervant, médecin, a eu la belle idée d'aller étudier à Venise, son frère Sempad est resté au pays.

Mal lui en prit. Dans la première partie du livre, Arslan parle de cette riche famille arménienne, élégante et généreuse, dont la triste fin semble écrite depuis longtemps. La rencontre prévue entre les frères n'aura jamais lieu, les portes de la Turquie se sont refermées dès le début de la guerre. En 1914, venue de Sarajevo, « l'angoisse balkanique a de nouveau frappé ».

La deuxième partie explore le long calvaire des déportés auquel peu survivront. « On

Le métier d'écrire

Un même fil conducteur traverse le recueil d'essais de Monique LaRue : le désir d'interroger plus à fond ce qui l'interpelle, autant dans sa vie professionnelle qu'à titre de romancière ou de citoyenne. Désir de comprendre, de partager, d'aller au delà du consensus social, des idées arrêtées, ou de ce qu'il fait bon de penser. « Il est rare que je refuse de répondre à une question, à une invitation, à un débat, écrit la romancière en introduction. Répondre est, pour moi, un autre mot pour le métier d'écrire. » Et qui dit métier, dit l'absolue nécessité d'éviter toute posture intellectuelle. Ce à quoi nous convie Monique LaRue dans *De fil en aiguille*.

Les premiers textes abordent la question de la langue, premier et seul véritable matériau de l'écrivain. « Un écrivain n'est pas un auteur, rappelle Monique LaRue. Un écrivain est une écriture. » Et lorsque cette écriture se donne à lire en français dans l'espace et le contexte nord-américains qui sont les nôtres, écrire devient synonyme de résistance. « Dans le contexte de la world literature, inscrire un projet artistique au cœur d'une société devient en effet une forme de résistance parce qu'un roman localisé, un art du roman conçu comme instrument d'observation, de diagnostic, comme prisme révélateur d'une société donnée, pourra être vu ou étiqueté, péjorativement, comme local, provincial, régional. Le champ du langage est un espace polémique. »

Polémique il l'est à plus d'un égard et Monique LaRue ne cherche pas tant à prendre parti qu'à retrouver, voire à identifier ce qui pour elle fait sens dans les débats auxquels elle accepte de participer. À cet égard, sa

participation, parce qu'elle repose sur un questionnement philosophique, cherche davantage à mettre en lumière les fondements – ou l'absence de fondements – qui prévalent aux questions qui l'interpellent qu'à joindre les rangs d'un groupe plutôt qu'un autre. En cela, elle épouse la position qui la résume peut-être le mieux, celle de la romancière. « Le roman n'est pas un genre pur, non ; le roman est un genre libre. C'est le genre de liberté et le lieu des esprits libres. » Et lorsque la romancière fait également métier d'enseigner la littérature, toute question liée de près ou de loin à la transmission d'une pensée et d'une culture nourrit ses interrogations.

Plusieurs textes font également écho aux lectures qui ont marqué le cheminement intellectuel et littéraire de Monique LaRue. D'autres évoquent des souvenirs et des expériences de voyage qui permettent, tantôt par analogie, tantôt par contraste, de prolonger la réflexion amorcée par la distanciation qui s'opère. *De fil en aiguille* esquisse la courbe d'une pensée sans cesse à l'affût d'explications, de compréhension, qui nourrit à son tour notre propre réflexion.

Jean-Paul Beaumier

Monique LaRue

DE FIL EN AIGUILLE

Boréal, Montréal, 2007, 223 p. ; 25,95 \$

Monique LaRue



DE FIL
EN AIGUILLE
ESSAIS

Boréal

essai

déshabille le prêtre et on lui arrache les yeux. Puis il se balance nu à la branche la plus basse du grand platane.»

Arslan a reçu le prix littéraire 2005 du Pen Club Italie et *Il était une fois en Arménie* est traduit en une dizaine de langues, souvent sous son joli titre d'origine, *Le mas des alouettes*. De la saga est extrait le scénario de film que les célèbres frères Taviani ont porté à l'écran en 2007.

Ni le livre d'Antonia Arslan ni le film des Taviani ne sont distribués en Turquie où le drame arménien n'est toujours pas reconnu et encore moins exercisé.

Michèle Bernard

Jacques Ferron
CHRONIQUES
LITTÉRAIRES
1961-1981

Lanctôt, Montréal, 2006,
642 p. ; 29,95 \$

Quel fut à mon avis le meilleur essai québécois de 2006 ? Assurément les *Chroniques littéraires* de Jacques Ferron (1921-1985). Ce recueil imposant réunit 160 articles, chroniques, critiques de livres ou de spectacles, pour la plupart restés

inédits depuis leur parution initiale, à l'exception des quelques textes réunis dans les deux tomes d'*Escarmouches* (1975). Les sujets sont variés : la vie littéraire québécoise, façonnée par les sorties hebdomadaires, mais aussi la politique et l'histoire du Canada. Lecteur éclectique, Ferron fait même référence à la bande dessinée de Dan Cooper ! Sans détenir de diplôme en études littéraires, l'auteur emprunte parfois (mais sans en abuser) les grilles d'analyse de Roland Barthes ou d'Olivier Reboul, et commentera lors de leur parution des ouvrages de sociologues québécois comme Fernand Dumont et Gérard Fortin.

Ferron sait être un critique féroce, mais il avoue par ailleurs aimer les romans de Michel Tremblay (*La grosse femme d'à côté est enceinte*), André Major (*La folle d'Elvis*), Gilles Archambault (*Le voyageur distrait*), Jacques Godbout (*Les têtes à Papineau*) et plusieurs ouvrages de Victor-Lévy Beaulieu (dont l'unique *Manuel de la petite littérature du Québec*). Cependant, Ferron n'est pas qu'un simple commentateur de livres ; il donne ici le meilleur de lui-même. Je suis renversé par la force et l'ampleur de certains



textes : érudition, intelligence, humour et du style à revendre ! Plusieurs observations restent toujours appropriées. Sur la « montréalisation » avant la lettre, Ferron écrit : « Quand on écrit en joual, on a éliminé celui de Lowell, celui de Moncton, celui de Caraquet au profit d'un seul, celui de Montréal ». Aussi, le critique aborde parfois la littérature en présentant des collections (« Cher Nénuphar »), des éditeurs (Les leméacois) ou des phénomènes propres à la sociologie du livre, comme la dynamique des presses universitaires.

Le travail d'édition de Luc Gauvreau me semble indispensable et remarquable, voire exemplaire. Ses notes abondantes recèlent des renseignements pertinents et complètent parfai-

tement les innombrables références faites par Ferron à une multitude d'écrivains et de personnages publics. Les meilleurs livres sont souvent des invitations à la lecture d'autres ouvrages. Relire ces *Chroniques littéraires* permet de parcourir deux décennies de littérature québécoise et d'en mesurer toute la force.

Yves Laberge

André Larocque
LE PARTI
DE RENÉ LÉVESQUE
UN RETOUR AUX SOURCES
Fides, Montréal, 2007,
255 p. ; 19,95 \$

Peu de carrières ont été aussi intimement liées au Parti québécois et à son premier chef que celle d'André Larocque. Il fut des premières impatiences comme des années de pouvoir et de flottement. Son admiration pour René Lévesque ne s'affadit jamais, mais il prouva à plusieurs reprises qu'il préférerait l'esprit critique au ton du courtisan. Le témoignage de Larocque est de ceux qui, tout en provenant du sérail, se laisse traverser par le vent du large.

Le récit emprunte à divers genres littéraires qui ne se marient pas toujours aisément. Certaines pages appartiennent à la meilleure analyse politique, tandis que d'autres s'attardent aux détails. Telle anecdote se



NIPISH une narration en autochtonie

Ce récit vous fait découvrir l'état conflictuel des relations entre les Autochtones et les non-Autochtones. Dans une langue sobre, précise et créatrice ; NIPISH vous fera voyager dans un univers qui gagne à être découvert.

256 pages • ISBN 978-2-7601-6982-1

Guérin

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada • Tél.: 514-842-3481
Télec.: 514-842-4923 francel@guerin-editeur.qc.ca • http://www.guerin-editeur.qc.ca



Louis Edmond
Hamelin

justifie parce que révélatrice ; d'autres provoquent le sourire sans apporter d'éclairage. L'anecdote comporte aussi l'inconvénient de faire appel à la tradition orale dans ce qu'elle a de plus incertain. Sur ce terrain, les souvenirs d'André Larocque divergent souvent des miens, ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas raison contre moi. Ainsi, je rattache Yves Michaud au *Clairon maskoutain* et Larocque le voit au *Canada français* ; ainsi, Larocque loge Jean-Paul L'Allier au ministère de la Fonction publique dès l'élection de 1970, alors qu'il fut d'abord aux Communications ; ainsi, le restaurant Biarritz occupe le premier rang parmi les *abreuvoirs politiques*, alors que le Chalet suisse (alias L'Aquarium) me paraissait plus fréquenté.

Cela dit, le livre d'André Larocque mérite tous les éloges pour avoir réaffirmé avec clarté et vigueur le credo de René Lévesque. Pour celui-ci, la démocratie importait plus que la souveraineté. Certes, il voulait l'indépendance, mais comme un moyen, non comme une fin. En cela, son propre parti le déçut. Logiquement, à partir de cette conviction, Lévesque souhaitait la mise en place d'un mode de scrutin à la proportionnelle. Encore là, la machine péquiste n'endossait pas les perspectives de son fondateur. Rappels importants.

Laurent Laplante

François Flahault
« BE YOURSELF ! »
AU-DELÀ DE LA CONCEPTION OCCIDENTALE DE L'INDIVIDU
Mille et une nuits, Paris,
2006, 270 p. ; 22,95 \$

Qu'est-ce qu'être soi-même ? Voilà la délicate question à laquelle tente de répondre François Flahault, chercheur au CNRS. Rapidement, il s'inscrit

Albert Camus

Jean Daniel est éditorialiste au *Nouvel Observateur*, journal qu'il a contribué à fonder en 1964. C'est surtout l'éthique journalistique d'Albert Camus – en plus de toute la pertinence et de l'actualité de son œuvre –, qu'il tente ici de mettre en lumière. Cinquante ans après sa mort, Camus nous interpelle toujours tant dans nos pâles certitudes que dans notre affreuse bêtise...

Camus a toujours désiré comprendre les contradictions et les opacités de son temps afin de guider ses semblables dans les curieux dédales de notre monde. C'est pourquoi nous ne pouvons cesser de faire appel à lui : il est « là »... en ce qui touche les « aventures de la vérité ». Et celles-ci contre l'« air du temps » qui peut être asservissant, aliénant – l'intellectuel marche en « solitaire » mais « solidaire » des souffrances de l'autre. On se rappellera la fameuse phrase de *L'homme révolté* : « Je me révolte, donc nous sommes ».

Du journaliste au philosophe, Camus apparaît à Jean Daniel comme un être multiple qui fait face à l'absurdité d'un univers figé dans ses aberrations. Camus, avant son décès, aurait confié que son œuvre n'était qu'une prémisse de quelque chose à venir... Toujours est-il que cet écrivain pluridimensionnel reste un « écrivain-guide », même s'il est d'une autre époque, celle où la littérature se devait d'être « engagée ». Et ce sera, on l'a dit, au Camus « journaliste » – directeur de *Combat*

jusqu'en 1947 – que Jean Daniel s'intéressera, à son éthique spécifique qui recommande de s'affranchir du pouvoir de l'argent-roi, de cesser d'être mutilé par un quelconque carcan idéologique

ou commercial, d'écarter, en somme, toute forme de « vulgarité » propre, justement, à l'« air du temps ». En 1944, Camus avait déjà élaboré une conception journalistique fondée sur l'« information-critique ». On devinera aisément ce que cela vaut pour l'« aube convulsive » de notre début de millénaire en quête d'un « sens » qui, a dit Camus, n'existe point dans l'Absolu, qu'il soit d'ordre théologique, philosophique, idéologique ou politique.

Cet ouvrage ne constitue pas une introduction à la vie et l'œuvre d'Albert Camus, mais s'avère plutôt une analyse éclairée et respectueuse des principaux thèmes et enjeux de celles-ci. C'est un livre documenté, d'une écriture sobre et élégante, qui nous incite à revisiter Camus.

Gilles Côté

Jean Daniel
AVEC CAMUS
COMMENT RÉSISTER À L'AIR DU TEMPS
Gallimard, Paris, 2006, 157 p. ; 16,50 \$

en faux par rapport à la conception occidentale de l'individu selon laquelle l'humain se développe par lui-même comme s'il vivait en autarcie. Selon l'auteur, c'est grâce à la conversation qu'un humain développe son identité. François Flahault aborde ainsi la question selon une approche relationnelle : « La piste qui s'ouvre nous montre [...] que la relation est le champ dans lequel se constitue l'individu et que la coexistence précède l'existence de soi ». Pour élaborer son idée, l'auteur procède à une analyse du dialogue dans sa forme la plus élémentaire, à savoir le conte.

Selon Flahault, le conte est la première forme de dialogue qui est portée à la conscience de l'être humain. Dès son plus jeune âge, un enfant est plongé dans l'univers merveilleux mais parfois rude des contes, généralement transmis de façon orale par un aîné. Plusieurs de ces contes ont traversé le temps, se modifiant au passage selon les époques et les cultures, tout en conservant leur caractéristique essentielle, à savoir le périple d'un personnage principal en quête d'affirmation de soi. Parmi les fonctions fondamentales des contes se trouvent également la transmission de certaines valeurs, mais surtout,

la possibilité de dialogues intergénérationnels. Finalement, une fois que le jeune a compris l'essence du conte, il peut se l'approprier dans le but de faire le récit de soi, confirmant ainsi sa propre existence auprès des autres.

Après une synthèse des travaux existants sur le phénomène de la conversation, établie à partir des études de certains penseurs européens et nord-américains, l'auteur se lance dans une analyse de plusieurs contes occidentaux, soulevant les symboliques de chacun d'eux.

Un livre qui saura passionner l'amateur de contes et per-

essai

mettra à toute personne s'intéressant à l'analyse sociologique de comprendre la place prédominante de ce type de conversation dans la culture.

Manouane Beauchamp

Sous la dir. de Pierre Georgeault et Michel Pagé
LE FRANÇAIS, LANGUE DE LA DIVERSITÉ QUÉBÉCOISE
UNE RÉFLEXION PLURIDISCIPLINAIRE
Québec Amérique, Montréal, 2006, 347 p. ; 29,95 \$

Treize experts exposent ici leurs réflexions sur « la légitimité et le contenu d'une politique linguistique favorisant l'essor de la langue française dans [la] société plurielle » qu'est le Québec contemporain. Un article rédigé par le professeur Michel Pagé, rattaché au Département de psychologie et au Centre d'études ethniques des universités montréalaises, à l'Université de Montréal, « a été communiqué [aux auteurs] par le Conseil supérieur de la langue française » du Québec et « a servi [...] d'amorce à la discussion » : « [...] notre centre d'intérêt », disent les éditeurs de l'ouvrage en introduction, « est le français en tant que langue commune de la communication entre les francophones et les personnes de langue maternelle autre que le français », c'est-à-dire, insiste-t-on, « le français en tant que langue prépondérante de la communication publique ». C'est la « réalité » abordée par le texte initiateur de Michel Pagé, qui opte « pour un modèle d'incorporation civique [et non plus

seulement ethnique] intégrationniste plutôt qu'assimilationniste ».

Professeurs d'université pour la plupart, les collaborateurs viennent d'horizons divers. Ils sont philosophes, politologues, sociologues, psychologues, et trois approches caractérisent leurs interventions : sociopolitique, avec Paul Béland, Leigh Oakes, Jacques Beauchemin, Jocelyn Maclure et Michel Seymour ; socioculturelle, avec Jocelyn Létourneau et Carmen Mata Barreiro ; et sociopsychologique, dans le cas de deux articles écrits conjointement par Roxane de la Sablonnière et Donald M. Taylor, d'une part, et par Richard Clément et Susan Baker, d'autre part. Le co-éditeur de l'ouvrage, Pierre Georgeault, directeur de la recherche et de l'administration au Conseil supérieur de la langue française, vient conclure en faisant une « intégration des discussions et positions » des auteurs « dans la perspective d'une lecture intégrative des différents discours ».

Bien que suscitées par lui, ces collaborations ouvertes et multidisciplinaires « ne reflète[nt] pas les positions du Conseil », précise-t-on à deux reprises, parce que « aucun membre n'y a participé ». Comme le dit la préfacière Nadia Brédimas-Assimopoulos, présidente du Conseil, cet ouvrage « servira de point de départ aux réflexions futures ». *Le français, langue de la diversité québécoise* s'avère une étape stratégique importante dans la nécessaire poursuite d'un débat amorcé depuis de nombreux lustres sur la question linguistique au Québec, ainsi qu'en témoigne



du reste l'abondante bibliographie terminale. Il s'agit d'un livre riche de suggestions, où la réflexion est honnête et le ton posé.

Jean-Guy Hudon

Jean-Marc Pirotte
LES NEUF CLÉS DE LA MODERNITÉ
Québec Amérique, Montréal, 2007, 236 p. ; 12,95 \$

Jean-Marc Pirotte, professeur à l'Université du Québec à Montréal, est l'auteur, entre autres, de *La pensée politique de Gramsci* (Parti pris, 1970), l'un des premiers essais de la deuxième moitié du XX^e siècle à s'intéresser au leader du Parti communiste italien qui, autre-

ment, occuperait encore une place bien discrète dans l'histoire des penseurs occidentaux. Pirotte participe ainsi, depuis bientôt 40 ans, à la diffusion et à la vulgarisation d'idées aussi méconnues que fondatrices.

D'abord publié en 2001 (Québec Amérique), puis réédité en 2007, *Les neuf clés de la modernité* traite de « neuf points d'ancrage », concepts incontournables, et de leur évolution de la Grèce antique à nos jours en passant par le Moyen Âge et les Lumières. Le professeur démontre, en s'attardant sur le statut de l'individu (liberté individuelle versus liberté collective), la raison, le travail, l'amour, l'État et la religion (la nation plutôt que la religion et le passage de la religion de la sphère publique à la vie privée), comment « notre façon de penser actuelle diffère radicalement de celle des Anciens » (quatrième de couverture).

Si les spécialistes risquent de n'y trouver rien de nouveau, car les idées présentées ici reposent essentiellement sur les canons de la philosophie occidentale, les néophytes seront, eux, largement satisfaits. D'abord, parce que l'essai est un excellent survol de la philosophie sociale et politique de l'Antiquité à nos jours et, ensuite, parce qu'il constitue un superbe manuel d'introduction à plusieurs penseurs dont la lecture peut se révéler ardue : Kant, Hobbes, saint Thomas d'Aquin, Locke, etc. Cela dit, l'essai de Pirotte est aussi ancré dans le présent, car il contient toute une section consacrée à Charles Taylor, le philosophe siégeant présentement, en compagnie de Gérard Bouchard, à la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodements reliées aux différences culturelles, mise en place en février 2007 par le gouvernement du Québec.

Sylvain Marois